



Paul Johann Ludwig HEYSE, «L'ange paralysé»

Paul Johann Ludwig HEYSE, «Der lahme Engel»

Traducido por HÉLOÏSE ELISABETH MARIE-VINCENT GHISLAINE
DUCATTEAU

Sciences Po Paris (campus de Nancy). 94 Av. du Maréchal de Lattre de Tassigny. 54000
Nancy, France.

Dirección de correo electrónico: heloise.ducatteau@sciencespo.fr

ORCID: <https://orcid.org/0000-0002-0129-9679>

Recibido/Received: 8/4/2022. Aceptado/Accepted: 22/4/2022.

Cómo citar/How to cite: Heyse, Paul Johann Ludwig, «L'ange paralysé», trad. Héloïse
Elisabeth Marie-Vincent Ghislaine Ducatteau, *Hermēneus. Revista de Traducción e
Interpretación*, 25 (2023): pp. 561-578.

DOI: <https://doi.org/10.24197/her.25.2023.561-578>

INTRODUCTION

Paul Johann Ludwig (Paul Jean Louis en français) Heyse (né à Berlin en Allemagne en 1830) est le premier poète allemand à avoir reçu le prix Nobel de littérature (1910). Cette gratification le relie à Frédéric Mistral (Frederi Mistral en occitan), lequel a été le premier auteur de langue occitane à être récompensé par le prix Nobel de littérature. Comme le note Melanie Stralla dans sa thèse de doctorat (2019, p. 153), lui est dédiée la traduction allemande de *Mireille* (*Mirèio* en occitan) effectuée par August Bertuch (1893). Paul Heyse était alors occitaniste depuis plusieurs décennies. En effet, sa thèse de doctorat soutenue en 1852 à Berlin sous la direction d'Immanuel Bekker traitait du refrain dans la poésie occitane médiévale. Selon la coutume de l'époque, elle a été rédigée en latin (Spiero, 1910: première partie dénommée *Heyses Leben*, c'est-à-dire *La vie de Heyse* y Seidel-Vollmann, 1977, p. 76). Elle reste non traduite dans une langue moderne à ce jour. Elle atteste en tout cas des connaissances linguistiques très étendues de notre écrivain qui, avant de s'enthousiasmer pour la romanistique bonnoise, avait opté pour les lettres classiques à l'Université de Berlin puis l'histoire de l'art à la faculté de Bonn. En ce qui concerne les études romanes, il s'est penché sur la littérature espagnole et a notamment traduit des chants avec son ami Emanuel Geibel. Mais c'est

dans le domaine de la littérature italienne qu'il a le plus œuvré, entre autres par ses traductions inédites de Giacomo (Jacques en français) Leopardi. Cette italophilie littéraire l'a amené à se concentrer sur le genre littéraire de la nouvelle.

« L'ange paralysé » est une nouvelle publiée en 1882 au sein des *Troubadour-Novellen. Vierzehnte Sammlung der Novellen* (c'est-à-dire *Nouvelles de troubadours. Quatrième recueil des nouvelles*) chez l'éditeur Wilhelm Hertz. Cet ouvrage a été réédité en 2015 par l'éditeur Hofenberg et en 2019 par Null Papier Verlag. Il est dédié à l'ami Wilhelm (Guillaume en français) Petersen, juriste et critique littéraire. Ce que n'indique pas le titre, c'est que le livre réunit six nouvelles :

- « L'ange paralysé » sur le troubadour aveyronnais Uc Brunenc (aussi appelé Hugues Brunet ou Bruneis)
- « La vengeance de la vicomtesse » sur le troubadour auvergnat Guilhèm de Sant Leidier (aussi appelé Guillem de Saint-Didier)
- « La poétesse de Carcassonne » sur la troubadoursse Gaudairenca (épouse du troubadour Raimon de Miraval, nettement plus documenté)
- « Le moine de Montaudon » sur le troubadour auvergnat Pierre de Vic
- « Honneur avant tout » sur le trubadour limousin Aubert de Puicibot (aussi appelé Jausbert de Pucibot)
- « La chanson vendue » sur le troubadour auvergnat Peire de Maensac

La nouvelle est évoquée par Paul Heyse dans sa correspondance avec l'auteur nord-allemand Theodor Storm des années 1882-1888, « L'ange paralysé » a suscité rapidement de l'intérêt. Elle est citée dans *Römische Xenien (Xénies¹ romains* en français) de Franz Sandvoß (1885, p. 50). Un résumé de la nouvelle se trouve dans la biographie de Paul Heyse (Spiero, 1910: quatrième partie dénommée *Novellen der Reife*, c'est-à-dire *Nouvelles de la maturité*), dans un article académique (Quadt, 1927, p. 166) et dans une thèse doctorale (Silverman, 1928, pp. 23-24). Mais, depuis près d'un siècle, nulle trace d'elle, que l'on cherche sur Google Scholar, Isidore ou dans les catalogues numériques de bibliothèques universitaires. La nouvelle reste complètement intraduite : la traduction présentée ici est donc inédite. Seules cinq coupures ont été faites dans le

¹ Le terme *xénie* est un technicisme emprunté à l'écrivain latin Martial désireux d'accompagner ses cadeaux de vers personnalisés pour ses invité-es. Le vocable a été réinvesti par Goethe et Schiller dans leur ouvrage commun, cette fois-ci de façon ironique pour critiquer le fonctionnement littéraire de leur époque.

but de respecter les limites éditoriales de la revue. La taille de la nouvelle est donc réduite à peu près de moitié. Néanmoins, la compréhension n'est pas lésée. La traduction du recueil avait été souhaitée par Paul Heyse comme en témoigne une de ses lettres adressée au romaniste Hugo Schuchardt en 1887, avec lequel il correspond depuis un an. Hugo Schuchardt informe ainsi Mistral depuis Toulouse où il séjourne qu'Adèle Guiraud (devenue Dumas à la suite de son mariage avec Adrien Dumas) serait adéquate pour traduire les *Troubadournovellen*. Frédéric Mistral lui répond positivement deux jours après, depuis Maillane et invite Hugo Schuchardt à envoyer les nouvelles à Adèle Dumas dont il donne l'adresse postale (Schwägerl-Melchior, 2016, pp. 517-550).

LA NOUVELLE « L'ANGE PARALYSÉ »

Vers la fin du XII^e siècle, la Provence rayonnait de la gloire d'une dame aussi sage que belle, la vicomtesse *Béatrice de Béziers*, sœur du vicomte *Adhémar*, lequel, après la mort de son frère aîné Roger, avait pris le contrôle des couloirs rieurs et des châteaux imposants de son domaine. Il était lui-même resté en vie, avait envoyé ses deux jeunes fils à la cour du roi de France y apprendre les arts chevaleresques et les coutumes de la cour et vivait avec sa sœur, restée infirme, au château de Béziers, enfoui dans de sombres forêts à basse altitude au milieu de fermes éparpillées, et qui, depuis les plus hauts créneaux de sa tour, permettait au regard d'errer jusqu'à la mer au sud. C'était un homme sévère et obstiné qu'on ne voyait jamais rire, à part des bouffonneries de son fou, ce dont il se blâmait souvent au point de laisser exploser sa fureur par des coups de fouet sur la pauvre créature qu'il nourrissait pourtant pour de tels services. Le chant et la danse ne fusaient jamais au château de Béziers, bien que la Provence grouillât de chanteurs et de joueurs de cour, et, même lorsque le vicomte était un jeune homme, il évitait les femmes et ne semblait tolérer sa propre sœur à côté de lui qu'avec un mécontentement secret. Il y avait des années, il l'avait aimée et honorée, car elle lui donnait l'espoir de bientôt se lier par le sang avec un roi. Deux fils de princes puissants avaient alors sollicité la main de l'enfant de dix-sept ans, dont la beauté, les mœurs et la vive intelligence étaient vantées bien au-delà de la France : le fils cadet d'Henri II d'Angleterre et l'héritier de la couronne d'Aragon. Était-ce à cause du voisinage, ou parce que le fils de Pierre d'Aragon devait porter la couronne, cela avait suffi pour que la jolie enfant ait été fiancée à ce dernier. Ils avaient déjà échangé des lettres et des portraits, et un accident

avait fait honte aux espoirs de fierté : Béatrice s'était lancée à cheval à la chasse aux hérons, une blessure grave, mal traitée par des médecins ignorants, jeta la jeune demoiselle dans un lit de malade pour une longue durée, et quand, dans sa vingtième année, elle fut enfin déclarée guérie, et autorisée à quitter son lieu de martyr, l'une de ses jambes était tellement raccourcie par rapport à l'autre qu'elle ne pouvait marcher qu'à l'aide d'un bâton et devait payer d'une douleur énorme chaque effort du membre mutilé.

Une autre blessure, frappée à son orgueil, avait mis beaucoup plus de temps à cicatriser complètement. Aragon avait cherché, à la suite de l'infirmité de la jeune mariée, qui ne semblait pas seoir à une future reine, un prétexte hostile pour d'une part dénouer le serment qui, déjà plus tôt pour des raisons de prédation de l'État n'avait plus été accueilli favorablement, malgré la réticence du fiancé, et d'autre part pour renvoyer son portrait. Personne ne pouvait s'attendre à ce que le prétendant autrefois rejeté, le prince d'Angleterre, se souvienne de son ancienne inclination et se tourne vers celle dorénavant méprisée. Néanmoins, cela arriva. Mais la jeune femme d'esprit, profondément blessée par l'annulation de son époux espagnol, déclara qu'elle ne voulait pas s'introduire dans une maison royale sur des béquilles, ni susciter pitié et générosité, ce qu'elle avait refusé à l'amour même d'abord ; elle envisagea de rester célibataire et dans l'ombre, comme il se doit pour une femme estropiée, de sorte que personne ne se moquât jamais d'elle.

Le frère sévère ne lui avait jamais pardonné sa décision ferme, et encore longtemps après qu'elle eut surmonté l'offense supplémentaire, le vers était encore niché dans son cœur et empoisonnait la même chose contre celle qui avait reposé avec lui sur le sein maternel. Mais la sœur, alors qu'elle éprouvait difficilement cette rancune et cette haine infraternelle,² ne le lui rendit jamais, mais lui montra toujours le même visage beau et gracieux qu'elle affectait sans grand effort. Car, quand elle se fut enfin familiarisée avec son infirmité et, bien qu'avec douleur et détresse au début, redevint de plus en plus maîtresse de ses mouvements, elle ne considéra plus son destin comme si misérable et si triste, mais comme une destinée qui ne devait servir qu'à assurer le succès à la force de son esprit et à l'allégresse de son âme.

² néologisme pour rendre compte littéralement de celui de Paul Heyse : *unbrüderlich*, au sens d'indigne d'un frère.

Durant les années qu'elle avait passées sur son lit souffreteux, elle avait eu à cœur de se familiariser avec diverses sciences dont une demoiselle bien née de l'époque ne savait généralement pas grand-chose, à la différence d'aujourd'hui. En effet, ce que les médecins diplômés avaient bâclé sur son pauvre petit corps avait été amélioré avec l'aide d'une simple paysanne qui, avec toutes sortes de secrets hérités, ne put certes pas guérir les dégâts principaux, mais sut bien en prévenir les pires conséquences. Comme elle était auprès de la convalescente chaque jour et qu'elle préférait la conquérir plutôt que sa propre fille, que le ciel lui avait refusée, elle initia peu à peu la jeune femme intelligente, qui faisait preuve d'un vif désir d'apprendre, dans toute sa connaissance secrète, et lui indiqua les herbes à partir desquelles elle préparait les breuvages rafraîchissants et les onguents salutaires, elle enseigna comment bander les blessures et reconnaître les infirmités internes, et quand Béatrice, enfin de nouveau debout, fut assez remise pour entreprendre une chevauchée modérée, on vit le couple étrange, la belle vicomtesse et la petite mère paysanne, se promener ensemble, certains jours, dans les villages les plus proches, la vieille à pas agiles à côté de la cavalière à qui elle parlait constamment pour, par exemple, lui montrer une herbe médicinale qui avait poussé sur le chemin, ou répondre à une de ses questions.

De cette façon, elles exercèrent ensemble la pratique rurale assez répandue de la Mère *Anduse*, comme on appelait la sage vieillarde, jusqu'à ce que le vicomte Adhémar, irrité par une moquerie qui lui parvint à l'oreille, interdît à sa sœur cette plaisante œuvre de miséricorde avec des mots violents. Depuis lors, Béatrice restait à la maison sans se passer toutefois de l'enseignement de la vieillarde. Près des chambres qu'elle habitait habituellement dans l'une des tours du château, elle s'était aménagé son laboratoire à partir d'une chambre solide et fortement voûtée à son laboratoire, avait reconverti la cheminée en un fourneau sur lequel, selon les recettes de la Mère *Anduse*, elle préparait les petits jus et pilules les plus pestilentiels mais les plus curatifs, de sorte qu'au fil du temps elle en garda une belle provision. Si l'un des domestiques ou l'un des gens heureux des cabanes était malade, il s'adressait à la jeune maîtresse qui lui prodiguait son aide de bonne volonté. Le fait que les médicaments ne fussent souvent plus tout à fait frais et même transformés en mauvais traitement n'avait que rarement nuit à ses succès. Le dépérissement prenait déjà fin par la seule foi en la science profonde de la médecin distinguée, et les serviteurs, d'autant plus, avec le visage le plus joyeux, étranglaient les choses les plus désastreuses, juste pour entrer en jouissance de la faveur,

par de si belles mains blanches et avec un sourire si bon pour se laisser donner le douteux bien-être.

Mais, au fil du temps, la passion de connaître et de combattre la souffrance humaine s'empara de telle sorte de l'âme jeune et solitaire que tout dans sa vie ne se rapporta qu'à une seule chose, qu'elle se laissa venir un maître qui devait lui enseigner le latin pour comprendre les œuvres des vieux naturalistes et des guérisseurs, et se lança même dans des correspondances épistolaires avec les plus célèbres pontes de la Faculté à Paris pour être informée de manière continue des progrès de la science. Elle passait des demi-nuits assise au-dessus des livres, se promenant avec des poêlons et des fioles près du foyer de laboratoire, et les paysans qui voyaient encore la lumière briller dans la tour du château, quand ils retournaient eux-mêmes sur le terrain avant la première rosée, se montraient mutuellement avec respect la fenêtre derrière laquelle la maîtresse se réveillait et racontaient les cures miraculeuses qu'elle avait déjà réussi à faire et l'élixir de vie qu'elle cherchait.

Il aurait manqué de peu pour que, par cette agitation étrange et plusieurs cas de guérisons dont on pouvait s'étonner à bon compte, Béatrice eut été soupçonnée d'être de connivence avec des forces maléfiques. Mais la lumière et la gaieté de son être, toujours souriant et enclin à la plaisanterie, et le fait qu'elle apparaissait comme une image d'innocence ensoleillée aussi bien auprès des malades que des personnes en bonne santé, ne laissait pas soupçonner quelque pacte diabolique, de sorte qu'on ne l'appelait pas autrement en général que « l'ange paralysé ». Elle fréquentait l'église avec diligence, mais elle entretenait une bonne amitié zélée avec les nonnes d'un couvent de servites, profondément isolé, situé assez haut dans la montagne au-dessus de la ville et du château de Béziers, mais qui faisait couler toutes sortes de ruisseaux de bénédiction dans la vallée, car les sœurs étaient soumises à une règle philanthrope et, en tant que consoleuses de malades, soignantes d'enfants orphelins et dans d'autres œuvres de charité, elles se mêlaient souvent au bas peuple. Béatrice avait alors l'occasion de partager son trésor de connaissances par des mains fidèles et soignées parmi les pauvres et les nécessiteux, en donnant des recettes de nouveaux remèdes, ou, dans les épidémies qui se produisaient de temps en temps, les plus puissants médicaments préparés de ses propres mains et livrés à l'abbesse qui la considérait comme une jeune sainte. C'était aussi une demoiselle de noble maison, par trahison aliénée dans l'amour du monde et amenée à son époux d'âme. Les deux excellentes dames se retrouvaient dans leur opinion vis-à-vis du monde

masculin, sauf que Béatrice trouvait souvent indigne de s'accorder avec les insultes souvent très amères de Madame l'abbesse, elle se contentait d'une moue froide des lèvres et ne laissait tomber que les mots : les messieurs espérés s'imaginèrent qu'on ne pouvait pas s'en passer ; mais le culte et la science sont un meilleur passe-temps que le simpliste zézaiement des bellâtres auliques et des auto-adorateurs vaniteux.

De tels discours furent tenus dans le jardinet du monastère, au sommet du rocher ou dans la cellule de Madame l'abbesse, qui ne pouvait quitter la maison que très rarement, tandis que la vicomtesse Béatrice, depuis qu'elle avait dépassé la trentième année dans sa vertu inviolable, ne se soumettait plus aussi servilement à la tyrannie capricieuse de son frère, mais agissait de son propre chef. Elle ne s'interdisait donc plus de chevaucher jusqu'à ses malades ou, aussi souvent que l'envie la prenait, de rendre visite à son amie spirituelle là-haut au couvent, laquelle plus âgée commençait déjà à être malade. Mais la vieille mère Anduse ne trottinait plus à côté de sa créature, car, il y avait longtemps, elle avait été emportée brutalement par l'un de ses propres élixirs qu'elle avait pris à une dose trop forte. Au lieu de cela, un garçon long, maigre et élancé conduisait les rênes de la mule blanche, lorsqu'elle montait les sentiers abrupts jusqu'au couvent et sur d'autres voies, souvent vers l'intérieur du pays pendant des heures.

(...)

Cela s'était produit lorsque Béatrice avait trente ans. Elle avait immédiatement obtenu de son frère que l'étranger sans parents et sans foyer soit gardé dans la maison. Un vieux palefrenier l'aimait et le prit sous sa garde spéciale, ce que Brunet, qui, dans un chagrin passionnel pour sa mère, se montrait plutôt insensible à tout le reste et se refusa même à sa belle bienfaitrice, se laissa néanmoins faire, étant donné qu'il était encore assez enfant pour se réjouir des beaux chevaux dans l'étable de Béziers au milieu de son chagrin et de son abandon. Il resta tellement en retrait les premiers mois que la plupart des habitants du château oublièrent complètement son existence et même Béatrice, après avoir d'abord fait l'effort de sevrer l'enfant de sa timidité obstinée, le laissa enfin à lui-même. Avec le temps, il devint plus docile et ne rencontra jamais sa bienfaitrice, sans qu'il ne s'arrête et ne retire son chapeau. Elle s'attardait alors habituellement quelques instants auprès du sauvageon aux joues foncées, lui demandait comment il allait, s'il avait à se plaindre ou

souhaitait quelque chose, et se contentait de ses réponses monosyllabiques mais polies. La seule question de savoir s'il avait complètement oublié la façon de jouer du violon n'avait plus jamais été répétée. La première fois qu'elle lui avait glissé, les larmes lui étaient montées aux yeux, bien qu'il se fût efforcé de vaincre son insurrection intérieure. Elle vit que la mort de la mère pesait encore sur lui. « Reste sage, Ugonet ! », avait-elle dit avec son sourire le plus bienveillant, en lui essuyant doucement la joue mouillée avec son petit mouchoir. « Tu ne resteras pas sans patrie et, tant que je vivrai, tu ne seras pas corrompu. »

Il avait alors serré sa main au petit mouchoir, l'avait mis à la bouche, bredouillé quelques mots confus et s'était enfui, le visage ardent, se dissimulant dans l'angle le plus sombre de l'écurie.

À partir de ce jour, Béatrice n'avait jamais rencontré son protégé sans lui adresser un mot amical ; mais, comme elle avait constamment à faire avec ses hautes sciences, ses échanges de lettres avec des docteurs et des soins infirmiers, et ne ressentait pas en elle d'inclination et de don particuliers pour être maîtresse d'un garçon ayant grandi sauvagement, elle le laissa entièrement à ce serviteur vaillant qui lui apportait ce qu'il comprenait : les arts de la chasse et les rudiments du maniement des armes pour lesquels Brunet montrait autant de désir que d'habileté. Sauf que son sang orageux ne se passait pas de toutes sortes de dangers et qu'il ressortit plus d'une fois avec une tête ensanglantée et de fortes blessures de couteau ou d'arme de taille, lors de folles chevauchées ou de combats audacieux contre des plus forts. Mais avec ces signes de pensée et les beaux pansements que son maître de discipline avait l'habitude de lui appliquer, il ne se laissa jamais voir devant sa protectrice, même si celle-ci lui avait mis des onguents de guérison bien plus doux que le serviteur qui, au fond, ne savait traiter que des chevaux. Il avait honte, parce que d'habitude il laissait éclater sa colère et son impétuosité contre tout le monde, son indomptabilité devant elle seule et aurait cru qu'il ne pourrait pas survivre à une parole punitive de sa part.

Comme il avait quinze ans, commença pour lui une nouvelle période d'apprentissage. Le vicomte avait un fou, appelé *Olivier*, un petit homme nain, pas plus grand que trois pommes, avec un petit visage fané de vieux et une petite voix perchée d'enfant, âgé de plus de quarante ans, un cadeau du comte de Toulouse, pour qui cet homme n'avait pas été assez drôle. Mais il eut plus de chance avec son nouveau seigneur, dont la nature sombre était bien plus éclairée par les amères et les profonds plaisirs de ce pauvre sans-joie que par les farces grossières de son prédécesseur. Olivier

fut le seul à n'être jamais battu par le vicomte. Une seule fois, la plaisanterie du petit se retournant trop audacieusement contre le Seigneur lui-même, celui-ci avait levé la main avec une malédiction grinçante, mais la laissa retomber immédiatement, car son œil rencontra celui du petit, où il n'y avait pas de crainte, seulement une étrange et triste transfiguration qui lui contre-étincela. Et comme le regard fixe de l'homme dompte un fauve, la colère du vicomte avait été aussitôt maîtrisée.

Cet Olivier s'empara du rejeton sauvage et sut si vite l'attirer, qu'il s'attachait encore plus qu'à *Lambert*, le maître d'écurie, à ce mentor étrange et qu'on voyait les deux, quand le seigneur du château n'était pas là, accroupis souvent pendant des demi-journées, Olivier racontant, Brunet écoutant, le garçon s'assurant toujours que son ami avait un siège mou et confortable au soleil, car il commençait à devenir sénile et à être assailli par la toux et des douleurs dans les membres de son corps. Pendant ces longues conversations, l'imbécile enseigna aussi au jeune lad, entre autres bonnes choses, la lecture et l'écriture et même un peu de latin qu'il avait appris lui-même très jeune grâce à un pasteur qui, par sa prière, espérait encore l'aider à atteindre une stature standard et ensuite un bon bagage spirituel. Cet espoir avait échoué, sans que le petit ne s'en attristât. Car il avait un grand appétit pour toutes les choses du monde, et quand sa mère le consola, lui disant que sa petite taille plairait à présent à la cour des hommes élégants, il avait sauté de joie. La façon dont ses rêves s'étaient mal réalisés se lisait sur son front tiré mélancoliquement et dans les poils gris de la première heure. Plus d'une fois, il dit à son élève qu'il ne profitait pas de si bonnes heures que lorsqu'il pouvait s'asseoir avec lui sur le talus vert près du fossé du château sous le buisson de prunelle et verser dans son cœur de garçon toute sa sombre sagesse. Dans une de ces heures de bonheur, un doux arrêt cardiaque le toucha. Brunet ne pensait pas que le petit s'était endormi. Comme il avait attendu une heure de silence à côté de lui et que le vieux visage pâle prit enfin une expression fantomatique³ inhabituelle, il eut très peur, cria et secoua un moment l'homme silencieux et prit enfin la figurine dans ses bras pour la porter dans la cour du château. Mais même l'art et la sagesse de la vicomtesse Béatrice ne permirent plus de le rappeler à la vie.

Son successeur était malheureusement en tout son contraire, un insolent pygmée bosselé du tempérament le plus irritant, envieux et

³ *spukhaft* fait ici écho aux romantiques, notamment à *Das öde Haus* de ETA Hoffmann (1817).

malingre, mais doté de farces d'une méchanceté si exemplaire qu'il se nicha rapidement encore plus sûrement dans les faveurs de son seigneur et lui devint bien plus indispensable que le profond Olivier. Il pensa également à amener la belle sœur du vicomte à lui, à ce qu'elle se montrât à lui. Mais celle-ci, bien qu'elle aimât rire, et citât souvent le proverbe « le rire fait du bon sang », se détournait avec un dépit flagrant des plaisanteries de ce bouffon, alors qu'elle avait l'habitude de récompenser les mornes plaisanteries du petit Olivier de son sourire le plus doux.

Guigo, c'est le nom du bouffon, trouvait cela d'autant plus amer qu'il était un homme au sang chaud, en dépit de son habit de fous, qui jouissait souvent de la faveur des femmes et, au premier regard qu'il avait jeté sur la femme imposante qui, même si elle n'était plus éloignée de ses quarante ans, était au summum de sa beauté, il avait ressenti des souhaits audacieux dans sa poitrine malformée. Il déversa dès le départ une haine d'elle et sur tout ce qui lui appartenait, et comme il devait se rendre compte que le jeune homme noir mince qui dormait dans l'écurie était traité plus gentiment que lui-même par l'ange paralysé, il devint aussi un ennemi mortel et guettait une occasion de lui jouer un tour.

Brunet ne lui prêtait quasiment pas attention. Le fait qu'il eût succédé à son ami et maître bien-aimé suffisait déjà amplement à le tenir loin de Guigo. Du reste, il n'accordait vraiment que peu d'attention à tout ce qui l'entourait à ce moment-là car un sentiment nouveau lui était monté à la tête de sorte qu'il devint aveugle et sourd à tout ce qui lui venait d'être près de lui.

L'un des barons voisins avait rendu visite au seigneur de Béziers, ce qui se produisait rarement, car, comme déjà rapporté, le vicomte Adhémar était un ennemi de la convivialité et préférait endurer le reproche d'avarice plutôt que d'ouvrir ses portes et d'organiser des réceptions aux moments traditionnels. Cette fois-ci, le but de la rencontre était un tête-à-tête politique, et l'invité, pour se présenter digne de son pouvoir et de sa majesté, vint avec sa cour entière dont faisait aussi partie un chanteur qu'il hébergeait depuis quelque temps dans son château : un homme alors non inconnu, mais dont le nom n'a rien à faire ici. (...)

Dans une seule âme était restée l'étincelle qui continuait à rougeoyer et ne voulait pas s'éteindre. Parmi les domestiques qui avaient écouté aux portes entrebaillées de la salle à manger, quand le joueur du troubadour étranger chanta cette canzone et l'accompagna sur son luth joliment décoré, Brunet s'était aussi tenu debout et avait capté des mots et des postures dans un enchantement de rêve. Le fait que l'on puisse assembler

avec tant d'art de fières expressions et chanter à une noble dame lui paraissait un bonheur incompréhensible dont il enviait intérieurement le chanteur. Dès qu'il fut de nouveau seul, il tenta quelque chose de semblable et se retrouva plongé dans sa profonde mélancolie comme si cela ne voulait pas lui réussir immédiatement. Dans une vieille boîte sous un outil sans valeur, il avait gardé le petit violon et, depuis des années, il avait hésité à le toucher à nouveau, comme si le premier son devait attirer le spectre pâle de sa pauvre mère hors de sa tombe. Mais, à ce moment, dans une hâte fébrile, il sortit l'instrument discret, l'accorda et essaya les positions depuis longtemps oubliées. À son propre étonnement, cela sonna plus agréablement qu'il ne le craignait, et la morte demeura tranquille dans ses profondeurs. Mais, pour cela, comme il obtenait des cordes des traits de plus en plus doux et fondus, une image de femme vivante se tint immobile devant lui, source de souffrance et de volupté, si bien que le lien de sa langue se déchira enfin, et lui fit déverser sous forme de paroles libres et poétiques, bien plus violentes et ardentes que ce poète de cour, son cœur et sa vie, des remerciements et sa dévotion, l'admiration et sa demande timide.

Les serviteurs et les servantes se rendirent bientôt à l'appel, et ne manquèrent pas d'applaudir avec encouragements. Brunet fronça les sourcils et, dès qu'il se rendit compte qu'on l'écoutait, jeta l'instrument sur son maigre lit qui était dressé dans une chambre à côté de l'écurie. Les jours d'après, il résista également à toutes les tentations de jouer de la musique. Même quand Béatrice, comme il l'aidait à monter en selle, lui dit en souriant : « L'amour ancien ne rouille pas. J'entends, Ugonet, que tu as encore fait ressortir ta musique. Tu dois jouer devant moi afin que je voie si la vieille *Bernarda* a raison quand elle dit que tu peux faire mieux que le joueur de Narbonne ! », il avait dit en rougissant comme une écrevisse, au moment de s'attaquer à la bride, qu'il lui implorait de ne pas désirer cela de sa part ; il avait tout oublié, et les gens de la maison ne se moquaient que de lui, et voulaient qu'il se trouvât dans une posture honteuse devant les seigneurs.

Béatrice n'avait pas insisté. Mais la même nuit, alors qu'elle ruminait dans sa chambre de la tour sur une recette difficile et, renfrognée, mettait de côté le manuscrit de Galène, elle avait soudain entendu un doux son de corde en bas du talus, une manière langoureuse qui non seulement flattait son oreille, mais s'engouffra tranquillement au plus profond de son âme et y insuffla miraculeusement une douce ondulation ondoyante de sorte qu'elle se leva de sa table et se tint à la fenêtre. La nuit étincelait de mille

étoiles, le monde dormait à la ronde, seule la voix du violon se balançait à travers les cimes, et vibrait jusqu'en haut du mur abrupt et dans la chambre solitaire de la haute femme. « C'est Ugonet qui joue », dit-elle devant elle en méditant. En fait, cela sonne comme si le printemps commençait à chanter de lui-même. Qui peut le lui avoir enseigné après de si longues années ?

Le lendemain, elle retourna avec lui dans les terres, lui à pied à côté de sa mule, et elle le vit, qui avait baissé les yeux sur le chemin, en examinant de côté, et il lui parut ce jour-là un autre homme que d'habitude. Même dans ses vêtements de servitude, il se portait librement avec une décence audacieuse ; sa stature aurait été parfaite s'il n'avait pas été aussi maigre. Sa peau foncée avait commencé à s'éclaircir, le cou mince apparut même blanc, et les petites mains aussi étaient pâles de couleur. Il y avait encore peu de duvet au menton et à la lèvre supérieure, les cheveux brillants et de plus en plus drus frisaient sur la tête fine, et les sourcils se fondaient en une ligne noire droite au-dessus des grands yeux mornes. (...)

Et après un moment, il ne répondit pas et baissa la tête plus bas sur sa poitrine : « Tu devrais penser, Ugonet, à travailler auprès d'un troubadour et à l'accompagner dans ses voyages. Tu gagnerais l'honneur et la récompense, et verrais le monde lointain, ce qui te siérait mieux que de tomber dans la déchéance, dans l'oubli, et de ne pas réussir mieux avec le temps qu'à devenir maître d'écurie ou maréchal. »

Le jeune homme secoua la tête en silence. Et comme ils venaient d'arriver à une maison où se trouvait un malade que la vicomtesse devait visiter, cette fois-ci, il en resta à ces quelques mots. Mais la nuit suivante, quand Béatrice, après le repas du soir, entra dans son laboratoire pour préparer quelques remèdes dont elle avait besoin pour le lendemain, son pied marcha sur quelque chose de dur à terre. Elle se pencha pour le ramasser, et vit dans la lumière de la lune que c'était le boulon d'une arbalète qui devait être entré par la fenêtre ouverte. En regardant de plus près le bois émoussé - parce que la pointe avait été soigneusement cassée - elle trouva un rouleau de parchemin enroulé avec quelques strophes dessus. Immédiatement, avec l'intuition infailible d'un cœur de femme, elle savait qui lui avait envoyé ce courrier étrange, alluma sa lampe à trois bras et s'assit au foyer pour lire la feuille. C'était une canzone composée dans la même strophe que celle utilisée par l'étranger troubadour pour chanter sa chanson, et disait : (...)

Elle n'avait pas fini de lire les versets, et le violon reprit au niveau du talus, et elle entendit la mélodie que le joueur de Narbonne avait jouée sur

le luth, seulement beaucoup plus douce et plus languissante. Elle lut alors les couplets de nouveau, puis pour la troisième fois, jusqu'à ce que le violoniste entonne une nouvelle version avec laquelle les mots ne voulaient plus s'accorder. Cette musique de nuit dura plus d'une heure. Et l'auditrice était toujours assise, immobile dans la tour, la feuille sur les genoux et les yeux à moitié fermés, si bien qu'elle ne voyait qu'un morceau du ciel de lune argenté dehors. Quand le jeu se tut en bas, elle soupira profondément et se leva. Elle se rendit à un petit miroir accroché au mur, et en faisant briller la lampe sur son visage, se regarda pendant un certain temps et dut enfin rire de la mine affligée avec laquelle elle regardait son image. « Il n'est pas vraiment intelligent, dit-elle à son image, et moi-même, je suis plus bête que lui. Ce sont des enfantillages, comme c'est permis à vingt ans ; à quarante, il vaut mieux se faire attacher que se promener librement avec une telle folie. Honte à toi, mon vieil enfant ! Fais encore ton travail, et puis repose-toi et cuve toute la folie qui sonne et qui chante. » (...)

*

Car, à partir de cette nuit, sa vie et son être devinrent complètement différents. Elle ne quitta plus jamais sa chambre dans la tour, et même les malades qui l'appelaient à l'aide devaient monter vers elle, ou elle envoyait la vieille Bernarda, qui était petit à petit devenue son assistante, par l'étude de la nature de la souffrance sur les lits de mort et elle lui faisait ensuite passer le médicament. Elle ne fréquentait plus d'autres personnes ; elle envoya la notification à son frère, qui lui demandait enfin l'accès : elle ne supportait plus aucune voix d'être humain, elle ne pouvait plus parler qu'à son Dieu.

Elle se fit également pardonner auprès de son ancienne amie, l'abbesse, de ne pouvoir ni venir la voir, ni recevoir sa visite. Il s'était passé des choses qui lui avaient donné d'autres pensées sur beaucoup de choses, et elle craignait alors de ne plus s'entendre avec la vieille confidente comme auparavant.

Ce n'est qu'avec Bernarda, qui savait tout, qu'elle parlait parfois de l'unique chose qui remplissait ses pensées. Elle apprit par la fidélité que Brunet était devenu le favori du comte de Foix, que ses canzones commençaient à le faire connaître dans tout le pays. Mais elle refusait obstinément, si l'une d'elles se perdait jusqu'à Béziers, de lire la même. Ce seront de plus beaux vers que ceux qu'il pouvait faire au début, dit-elle.

Mais ils vont être adressés à une autre femme et je ne les aimerai pas. Ma vie est finie, la sienne commence. Nous n'avons plus rien à nous partager.

Elle négligeait ainsi sa beauté presque soigneusement, portait toujours la même robe simple et se laissait tresser les cheveux par sa soignante sans jamais jeter un regard dans le miroir. Ne prenant que peu d'air frais et peu de sommeil, son apparence, qui avait si longtemps gardé son esprit de jeunesse, déclina de façon visible d'année en année, et alors qu'elle n'atteignait pas encore la cinquantaine, elle ressemblait à une belle vieille qui aurait fané précocement. Mais elle ne s'en préoccupait pas. L'apparence semblait plutôt éteindre chaque épine de la repentance, qu'elle n'avait pas suivi son cœur ardent cette nuit-là et qu'elle avait enchaîné la vie du jeune homme à la sienne. « Maintenant la vieille sagesse doit m'aider, dit-elle en souriant, à surmonter la folie jeune. »

À la fin de la neuvième année après que Brunet lui eut fait ses adieux, mourut le vicomte Adhémar. Son fils aîné prit le pouvoir et prit possession du château de Béziers. Quand il fit demander avec respect s'il pouvait se présenter à sa chère tante, celle-ci lui fit dire qu'elle était déjà isolée et enterrée dans la cave de sa bibliothèque. Qu'il ne s'effrayât pas de voir la morte ambulante qui lui souhaitait bonne chance et bénédiction et exigeait seulement de pouvoir rester tranquille sous son ombre.

Et tout resta comme avant, même sous le nouveau Seigneur.

Soudain, une nouvelle arriva à la femme isolée et vieillissante qui lui enflamma le cœur qu'elle croyait depuis longtemps pétrifié, avec une intense terreur.

Le comte de Foix, qui avait longtemps gardé à distance son aversion pour le vieil homme de Béziers, fit annoncer sa venue dans le but de saluer le fils et successeur et redresser l'amitié passée des deux maisons. Il amena avec lui un invité bien connu, son ami cher, fleuron de sa maison, Uc Brunet, le Troubadour, dont la gloire irradiait toute la Provence, et qui souhaitait revoir le lieu où il avait passé sa jeunesse sombre.

Quand Bernarda annonça à bout de souffle cette grande nouvelle à sa maîtresse, elle fut très affectée par l'expression étrange du visage avec laquelle, sans répondre un mot, elle se reposait dans son fauteuil et regardait devant elle. Elle était bien sur le point de dire que la vicomtesse se replierait encore plus sévèrement que d'habitude pour les jours de cette visite. Au lieu de cela, la femme miraculeuse commença soudain à parler de bijoux et de parures, et demanda si la robe de fête, accrochée depuis si longtemps dans le coffre, n'avait pas encore été rongée par les mites. Sur ce, elle se laissa porter un miroir et regarda, sans ciller, son portrait qu'elle

ne pouvait guère reconnaître. On doit trouver de l'aide ! Dit-elle comme pour elle-même. Mais il ne peut pas me voir comme ça, et je ne peux pas non plus fermer les portes à mon Ugonet, si son cœur fidèle le pousse à frapper à la porte de sa vieille maîtresse.

Elle fut alors très occupée à son fourneau et ses livres pendant quelques jours, elle fit apporter ses plus beaux bijoux et ses meilleures robes, et les essaya les uns après les autres avant d'arrêter son choix. Cela ne va pas avec mon visage et mes cheveux, dit-elle en souriant à Bernarda, mais cela devrait aller.

La vieille servante, qui remarqua l'agitation vagabonde de sa maîtresse et vit bien qu'il n'y avait pas grand-chose à faire ici avec tout l'art des toilettes, lui demanda à plusieurs reprises ce qu'elle allait faire, si elle voulait concocter une eau de beauté ou préparer un nouveau maquillage. Plus que ça, et bien mieux ! C'est tout ce qu'elle reçut pour réponse. Il semblait s'être produite une grande transformation chez cette femme, d'habitude si calme et lucide. Au milieu de la dégradation de ses traits et dons physiques, son esprit était resté jusqu'ici solide et lumineux, seulement doucement voilé par le renoncement. Soudain, un sentiment de jeunesse tardive semblait s'être échappé du fond de son âme, comme une source chaude ensevelie qui se manifeste de façon inattendue et brise le modeste jardinet d'ornement aménagé autour. Si, plus jeune, elle n'avait accordé que peu d'importance aux petits arts féminins, rien ne fut plus important pour elle désormais que de donner à ses traits et à son apparence quelque grâce. La vieille fidèle vit cet effort en secouant la tête avec nostalgie et l'aïda à rafraîchir la parure flétrie. Mais, quand elle jetait de temps à autre un regard à la dérobée sur les joues fanées de sa femme, elle soupirait des efforts vains. Elle se rendit compte également, par les discours incohérents et fantasques de sa maîtresse, que ce qui se tramait sous ce front autrefois si clairvoyant devenait inquiétant. Quand la robe et les bijoux furent prêts et qu'elle se dressa, elle entendit la maîtresse chanter en silence devant la chambre, avec une voix à moitié éteinte à cause du long silence. Elle ne reconnaissait pas l'air qui n'avait pas résonné à son oreille depuis ce jour-là, où Brunet sur son petit violon l'avait imité du troubadour. Mais, que la femme solitaire et silencieuse eût essayé de chanter lui paraissait si triste et si effrayant qu'elle prit la fuite, les larmes aux yeux.

C'est ainsi que le moment de la visite s'approcha.

La veille du jour où les invités étaient attendus, Béatrice envoya la vieille au lit à l'avance. Elle avait beaucoup à faire jusqu'au lendemain.

Puis on vit la lumière de la chambre de la tour clignoter toute la nuit jusqu'à ce qu'elle s'éteignât au petit matin. La visite arriva à temps, un grand cortège accompagnait le comte, parmi tous les chevaliers et les écuyers, personne ne levait plus les yeux vers lui à l'exception d'un homme grand et mince dans la fleur de la beauté, avec un visage sérieux de couleur sombre, qui chevauchait à la gauche de son grand maître et montait près de lui les marches jusqu'au hall d'accueil. Lorsque les premiers salutations furent échangées et qu'un petit verre fut pris, il s'adressa au jeune maître de la maison pour lui demander d'être en droit d'adresser son hommage à sa noble parente, la souveraine Béatrice, car elle avait été la bienfaitrice et la soignante de sa pauvre jeunesse.

Il portait une chaîne d'or autour du cou, sur laquelle était accrochée son effigie, que le neveu, qui ne l'avait vue que dans une époque reculée, reconnut immédiatement. Il dit qu'il voulait bien réaliser son souhait. Mais elle avait beaucoup changé entre-temps, comme l'assura sa servante, et n'avait plus l'habitude de recevoir quiconque. Mais il guiderait lui-même l'invité vers sa tante et, peut-être, à cette occasion, il serait aussi honoré de regarder en face la noble femme et d'embrasser la main qui avait donné tant de bien-être et soulagé sa souffrance.

Ainsi, comme le comte de Foix demanda lui aussi l'autorisation de saluer sa vieille amie, presque toute la compagnie partit et monta les marches jusqu'à la chambre de la tour. Mais ils n'étaient pas encore arrivés au plus haut étage supérieur que la vieille Bernarda, le visage profondément troublé, avec des gestes de terreur se précipita sur eux. Elle leur laissa entendre par des signes, parce que les mots lui manquaient, de bien vouloir rester à l'écart ; Brunet, poussé par une intuition terrifiante, la poussa doucement sur le côté et se précipita pour monter les marches. Quand il franchit le seuil, il s'arrêta lui-même, envahi par la terreur, sans pouvoir prononcer un mot. Il vit sa vieille maîtresse assise sur le foyer, dans sa plus belle parure, ornée d'anneaux et de bijoux, mais la tête, recouverte de cheveux blancs comme la neige, repliée sur le haut dossier du fauteuil, les traits silencieux et rigides, et les yeux brisés solennellement détournés du monde, tournés contre la voûte basse. Quand il réussit à s'approcher, il vit que sa main gauche tenait encore un gobelet dont elle devait avoir bu juste avant la fin. Plusieurs poêlons, casseroles et verres se trouvaient à côté des charbons éteints ; sur une petite table, il y avait un grand rouleau de parchemin, ouvert à la page où il était question de l'élixir destiné à ramener la jeunesse passée et à donner aux boucles décolorées

un nouvel éclat doré. Mais la bouche de la morte souriait, comme transfigurée par une espérance ou un souvenir bienheureux.

SOURCE DE L'ORIGINAL

Heyse, Paul Johann Ludwig (1882). Der lahme Engel. En Paul Heyse (Ed.), *Troubadour-Novellen. Vierzehnte Sammlung der Novellen* (pp. 1-66). Wilhelm Hertz, pp. 1-66. <https://www.projekt-gutenberg.org/heyse/troubado/chap001.html> et https://books.google.es/books?id=17_o-AAAAYAAJ&pg=PP11&dq=der+lahme+engel+paul+heyse&lr=&hl=fr&source=gsselectedpages&cad=3#v=onepage&q=der%20lahme%20engel%20paul%20heyse&f=false

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Quadt, Max (1927). Die Grundlinien der Novellen-Komposition Paul Heyses. *The Journal of English and Germanic Philology*, 26 (2), pp. 166-173. <https://www.jstor.org/stable/27703026>

Sandvoß, Franz (1885). *Römische Xenien*. Otto Heinrichs. https://books.google.fr/books?id=ZvFCAQAAMAAJ&printsec=frontcover&hl=f&source=gs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false

Schwägerl-Melchior, Verena et Melchior, Luca. « Un félibre autrichien » : quelques remarques sur Hugo Schuchardt et le pays d'oc, accompagnées d'une nouvelle édition de sa correspondance avec Frédéric⁴ [sic!] Mistral. *Revue des langues romanes*, 70 (2), 517-550. <https://doi.org/10.4000/rlr.421>

Seidel-Vollmann, Stefanie (1977). *Die Romanische Philologie an der Universität München (1826-1913). Zur Geschichte einer Disziplin in ihrer Aufbauzeit*. Duncker und Humblot. [https://books.google.fr/books?id=447uBKAB6dcC&dq=Die+Romanische+Philologie+an+der+Universit%C3%A4t+M%C3%BCnchen+\(1826-1913\).+Zur+Geschichte+einer+Disziplin+in+ihre+Aufbauzeit,+Berlin.&lr=&hl=fr&source=gs_navlinks_s](https://books.google.fr/books?id=447uBKAB6dcC&dq=Die+Romanische+Philologie+an+der+Universit%C3%A4t+M%C3%BCnchen+(1826-1913).+Zur+Geschichte+einer+Disziplin+in+ihre+Aufbauzeit,+Berlin.&lr=&hl=fr&source=gs_navlinks_s)

⁴ L'orthographe française est *Frédéric*.

- Silverman, Beatrice (1928). *Paul Heyse und seine Falkentheorie*. McGill University. <https://escholarship.mcgill.ca/concern/theses/00000284f>
- Spiro, Heinrich (1910). *Paul Heyse. Der Dichter und sein Werk*, Stuttgart et Berlin, J. G. Cotta'sche Buchhandlung Nachfolger. Disponible sur: <https://www.projekt-gutenberg.org/spiero/heyse/titlepage.html> (date de consultation: 07/04/2022).
- Stralla, Melanie (2019). *Die provenzalische Renaissance in Deutschland. Übersetzung und Edition von Frédéric Mistral's Mirèio um 1900*. Universität de Wuppertal. <https://doi.org/10.25926/jdy5-mw39>